

“Laissez les pousser ensemble jusqu’à la moisson”

La parabole ou plutôt les paraboles sur le Royaume de Dieu que nous venons d’entendre complètent la parabole du Semeur que nous avons reçue dimanche dernier, et en même temps font un peu contraste avec elle. En effet, dans la parabole du Semeur-Dieu qui envoie sa semence sur tous les terrains de la terre, la note est plutôt à l’optimisme : on sait que si la semence tombe dans de la bonne terre, elle va produire et beaucoup. La parabole de l’ivraie qui vient de nous être délivrée paraît rabaisser cet optimisme à un niveau plus réaliste, si ce n’est nous faire virer sur le pessimisme. Oui, le bon grain a bien été semé et dans la bonne terre, mais, de nuit, profitant des faiblesses des hommes, en se cachant, le Mauvais a semé cette ivraie détestable qui risque bien de compromettre totalement la récolte. Il y a mélange du bon grain et de l’ivraie, comme il y a mélange du bien et du mal dans la société des hommes, et dans notre propre cœur. Là où la parabole du Semeur nous remplissait d’une espérance peut être un peu trop naïve, la parabole de l’ivraie pose de façon très réaliste le problème du mal. Il y a du mal dans le monde.

Depuis que l’homme est apparu sur terre, il n’a cessé de se confronter avec ce problème du mal, dans le monde, dans les sociétés qu’il organisait, dans son propre cœur. Alors, pour y répondre, il a inventé mythes et religions, mais celles-ci aboutissent malheureusement à des impasses : ou bien on crée des dieux, mais alors il faut admettre qu’il y a un ou des dieux bons et un ou des dieux mauvais et que la triste condition humaine vient de leurs conflits éternels ; ou bien on pense à un dieu unique, ce qui va bien pour expliquer ce qui existe, mais il faut admettre que ce Dieu unique est bien loin de se préoccuper des hommes, ou bien que, dans sa distraction ou pour son amusement, ce Dieu fait pleuvoir sur les hommes biens et maux, d’une façon capricieuse et aveugle, absurde. Tout cela n’est guère réconfortant. La solution qui reste est de passer par le scepticisme, de dire qu’il n’y a pas de Dieu, et de trouver son réconfort dans la philosophie. Et, de fait, nos bons philosophes n’ont eu de cesse de nous répéter que le mal n’était rien, que l’on pouvait trouver du bien en le supportant, et qu’après tout ces maux qui nous affligeaient faisaient partie de notre décor et étaient un peu comme la pierre sur la route, qui nous gêne mais nous permet de progresser. Mais, n’en déplaise à nos philosophes, le problème est que le mal est, et qu’il est bien souvent sans aucun effet bénéfique, irrémédiable, parfois écrasant. Le mal a été et il reste éternellement gravé dans les tablettes de l’histoire, indélébile, signant souvent la déraison humaine, qu’il s’agisse par exemple de la condamnation à mort du philosophe Socrate par Athènes, la ville de l’Esprit, ou des décapitations en série de personnes innocentes qui tachent à jamais la Révolution française drapée qu’elle est dans son « Liberté, Egalité, Fraternité. »

La Bible tranche avec toutes ces religions humaines et ces philosophies. Car la Bible est très réaliste : elle dit le mal qui sévit en Israël, elle ne cherche pas à décorer le blason du Peuple élu, qui agit mal, et en totale liberté. Et en même temps elle nous dit que Dieu a pitié de ce peuple à la dérive, qu’il l’aime malgré toutes ses erreurs et ses infidélités, et qu’Il est toujours prêt à lui tendre la main pour le sortir de son borborygme, si le Peuple le veut. Jésus s’insère totalement dans cette tradition : Il ne nous a pas « expliqué » le mal, mais il l’a « emplis de sa présence ». Il nous dit : « Non les gens de Jérusalem tués sous la tour de Siloé qui s’effondraient sur eux n’étaient pas plus coupables que les autres, non les Galiléens tués par Pilate alors qu’ils offraient un sacrifice n’étaient pas plus coupables que les autres, mais vous, convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle ». Alors votre vue changera, alors votre réaction d’indignation et d’accusation devant le mal changera.

L’ivraie existe, le monde est un mélange de bien et de mal, l’Eglise est un mélange de bien et de mal. Nous sommes un mélange de bien et de mal. Une « Eglise des purs » où il n’y aurait que des justes n’existe pas et n’existera jamais. Cessons de nous lancer des invectives entre chrétiens, selon que nous sommes pour tel

ou tel mode de liturgie, de vêtement ecclésiastique, ou de façon de prier. Acceptons-nous enfin, les uns les autres, avec nos différences. Ces différences sont la richesse de l'Église, ne nous y trompons pas. A moins que nous ne préférions la grisaille ou la noirceur de la censure. Mais nous serons alors des contre-témoins, ce qui est grave. Une société idéale où l'homme serait réellement devenu sage et vivrait dans la paix, la solidarité, le partage n'existe pas et n'existera jamais. C'est là que se répète, encore et toujours, la grande illusion de ceux qui, périodiquement, et pour le plus grand dam de l'humanité, proposent une « solution miracle » pour faire le bonheur des hommes, oubliant que « l'homme n'est ni ange ni bête, mais que qui veut faire l'ange fait la bête ». Et nous avons eu impérialismes, fascismes, nazismes, communismes et autres rêves mortifères. Et l'humanité continue d'être la même.

Faut-il s'arrêter sur ces réflexions désabusées et effectivement pessimistes ? Non. Car viennent les deux autres paraboles. S'il y a du mal dans le monde – et c'est évident – il y a aussi du bien. Il y a cette toute petite graine de moutarde, perdue dans l'océan des masses, et qui croit et qui grandit et qui devient support pour les oiseaux du ciel. Il y a ce levain enfoui dans trois grandes mesures de farine et qui va faire lever toute la pâte. Et c'est là la réponse du Seigneur sur le problème du mal : faites le bien, là où vous êtes, soyez des lumières pour les autres, des hommes et des femmes d'union et non de division. Passez sur les fautes et les erreurs des autres, mais vous, faites le bien, là où vous êtes. Alors les hommes verront qu'il y a d'autres chemins que la vengeance et que la haine, d'autres voies plus profitables que l'asservissement des autres et la dénonciation des autres.

Un fait divers a passé un peu inaperçu du public, ces jours ci, au milieu des clameurs des guerres, bombardements, massacres. « Je suis une mère et je dis non à la haine » « je ne veux pas que nos enfants grandissent dans la rancœur » a dit la maman de Naftali Frankel, 16 ans, tué avec ses deux camarades, Gilad Shaer, 16 ans, et Eyal Yifrah, 19 ans, près de Hébron, par des extrémistes palestiniens. Et cette mère très croyante, qui enseigne la Torah dans un cours pour les femmes, a appelé, comme une chose naturelle, la famille de Mohamed, le jeune palestinien brûlé vif par des extrémistes israéliens, pour lui dire sa solidarité, pour lui dire comment elle était bouleversée par cet assassinat et combien elle ressentait la souffrance des parents de Mohamed. Voilà la graine de moutarde, face à l'ivraie du monde, voilà le levain face à toutes les horreurs de la haine et de la vengeance. S'il y a l'ivraie, il y a du bien dans le monde et cela nous donne l'espérance.

« Laissez les pousser ensemble jusqu'à la moisson ». Nous sommes dans un monde où il y a le mal, et ce mal nous accompagnera jusqu'à notre propre mort. Mais la réponse qu'attend de nous le Seigneur n'est pas une réponse de pessimisme, d'accusations stériles, de dénonciations souvent aveugles, mais une réponse de bonne volonté, encore et toujours. Que là où nous sommes, dans nos activités de tous les jours, dans notre travail, dans nos loisirs, à la maison, avec nos collègues, avec ceux qui ne nous aiment pas, nous soyons de ces petites graines dont parle le Seigneur. Notre monde vit dans la grisaille et le scepticisme amer et stérile parce qu'il s'est détourné de Dieu, qu'il est allé chercher le but de ses rêves dans des citernes fendues qui ne retiennent pas l'eau. Soyons eau et lumière pour le monde, et laissons y notre trace, avec nos moyens, une trace peut être modeste et discrète, mais lumineuse. Alors nous répondrons, à notre manière, qui est celle du Christ, au problème ou au mystère du mal, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux philosophes ou aux gourous pour nous l'expliquer.